

Tous entrepreneurs ?

Essai de sociologie pragmatique des topiques alternatives

Bruno Frère, Chargé de recherches du FNRS (CLEO)

Université de Liège-University of Cambridge

Introduction

La notion de topique n'est probablement pas le concept pragmatique qui a connu à ce jour le plus de développement en sociologie, si, du moins, l'on considère l'usage récurrent qui est fait de notions comme grammaire, épreuve, cités ou régimes d'action. Il nous semble intéressant de la remettre sur le tapis dès lors que l'on cherche, comme c'est le cas du présent papier, à entreprendre une enquête sur les arguments visant à légitimer un imaginaire qui se veut spécifique voire marginal par rapport à un éthos dominant, celui en l'occurrence de l'économie alternative face au capitalisme.

De façon générale, la notion de topique renvoie à une perception du monde et à un mode d'argumentation à son sujet¹. La pragmatique s'inspire en ces termes des études propres à la rhétorique d'Aristote : les topiques sont des lieux (τόποι) dans lesquels se rencontrent un grand nombre de raisonnements oratoires portant sur différents sujets². « Ces lieux désignent des rubriques sous lesquelles on peut classer les arguments (...) »³, d'où la définition des lieux comme des magasins d'arguments » que développera Cicéron⁴.

Les topiques ne sont pas des régimes car l'on reste bien dans le registre de la justification qui engage des opérations de mise en équivalence. L'ordre du rapport tel qu'il est pratiqué en régime de justice, suppose bien l'adoption d'une position rétrospective et enferme, comme quand un individu se livre à sa propre biographie, une exigence de sélection, de sériation, de cohérence et de clarification des représentations, de façon à rendre la situation rapportée exprimable selon un mode d'appréhension générale de la réalité. Lorsqu'elle argumente depuis une topique spécifique, la personne ne se trouve pas en état d'élaborer des stratégies car c'est sa représentation profonde du monde qu'elle nous livre. Sa façon de le vivre. A ce titre la notion de topique rappelle fortement ce que la phénoménologie qualifie d'état d'esprit (Einstellung) ou d'attitude de conscience

¹ . B. Frère, 2006a, *L'économie solidaire à l'épreuve de la pratique. Contribution à une grammaire sociologique des dispositifs argumentaires*, thèse de doctorat de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales et de l'Université de Liège.

² . Aristote, 1991, *Rhétorique*, trad Ruelle C-E., Paris, Le livre de Poche, II, XXVI, 1403a.

³ . Aristote, 2004, *Topiques*, Organon V, trad. J. Tricot, Paris, Vrin., livre II, 1, p. 61n. La rhétorique quant à elle est définie comme « la faculté de considérer pour chaque question, ce qui peut être propre à persuader » (Aristote, 1991, 1355b, 1356a, pp. 82-83).

⁴ . C. Perelman, 1988, *Traité de l'argumentation*, col. Olbrechts-Tyteca L., Bruxelles, Editions de l'université de Bruxelles, p. 112

(Gewissenshaltung). Privilégier une topique situe la personne qui argumente dans une attitude de conscience, un état d'esprit concomitant. On pourrait dire que ces attitudes sont souvent « viscérales » pour dire qu'elles préexistent en quelque sorte à leur justification par des principes⁵, ce en quoi elles ne peuvent pas être rabattues sur l'idée de cités.

Scheler par exemple donne la même portée phénoménologique au capitalisme que Castoriadis (*ici et maintenant nous sommes tous bercés de significations capitalistes sans le voir*⁶), et procède, par là même, à une extension considérable de sa signification. Le capitalisme relève avant toute chose d'une « attitude-de-conscience envers le monde »⁷. Frings dans les textes qu'il consacre au philosophe allemand, traduit les notions d'attitude de conscience ou d'état d'esprit par les très éclairants termes de *frame of mind* ou de *mind-set* :

A mind set (or a frame of mind) is an attitude of consciousness 'how' things appear in the human milieu. Depending on the nature of a specific attitude of consciousness, things around us appear in a specific light. But most of the time we are not aware of this or that attitude of consciousness and we presuppose that the way things are appearing amounts to their objective reality (...). Let us first look at mind-sets of the past. A thephantic mind-set dominated the age of mythology according to which earthly things and events bespoke the divine. The celestial bodies, the seasons, animals, mountains and oceans appeared according to a mind-set that attributed their existence to divine. By contrast in our time it is difficult for a capitalist to imagine for example, the fury of Zeus manifest in a thunderbolt (...). In the capitalist mind-set, things and entities of the world are experienced under aspects of profitability, capitalization and usefulness that pervade our technological civilization »⁸.

Scheler tente de montrer que le capitalisme n'est donc pas simplement un modèle d'échange économique ou la propriété privée des moyens de production mais bel et bien une façon moderne d'appréhender tous les objets du monde, lesquels se donnent à voir comme étant une source de profit et de capitalisation ou comme ne l'étant pas⁹. « L'attitude de conscience n'étant pas consciente en tant que telle, ce sont les choses et les objets eux-mêmes qui réclament le profit et leur capitalisation à l'homme, et l'incitent à se lancer sans limite dans l'accumulation des choses (...) Les choses elles-mêmes regardent l'homme en fonction de leur possibilité de capitalisation. Elles lui formulent la même requête : « Vois quel profit tu peux tirer de moi »¹⁰. La diversification des attitudes de conscience, des topiques à partir desquelles nous visons intentionnellement le

⁵ . L. Boltanski, 1993, *La souffrance à distance*, Paris, Métailié, p. 85.

⁶ . C. Castoriadis, 1975, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil. Sur l'institution imaginaire du capitalisme, et la fabrication d'individus « capitalistes » par son social-historique, le magma, voir surtout 1975, p. 464, pp. 514-515, p. 525.

⁷ . M. Scheler, [1919], 1982, « Christian Socialism as Anti-Capitalism », in *Politisch Pädagogische Schriften*, Gesammelte Werke, band IV, Frings M-S. éd, Bern, Francke Verlag, p. 642, nous traduisons.

⁸ . M-S. Frings, 1997, *The mind of Max Scheler*, Milwaukee, Markette University Press, p. 169.

⁹ . B. Frère, 2006b, « La sociologie de Max Scheler : une ressource phénoménologique pour un régime d'action philia au cœur de l'économie solidaire » dans *Information sur les sciences sociales*, vol. 45, n°4, Sage, pp. 561-599.

¹⁰ . M.S. Frings, 1988, « La fondation historico-philosophique du capitalisme selon Max Scheler », trad. H. Leroux, dans *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXXV, Paris, PUF, p. 356

monde pour lui conférer sens et signification et à partir desquelles nous argumentons, est évidemment l'enjeu soutenu par des phénoménologues comme Scheler ou Frings¹¹. Pour philosopher il convient alors d'être en mesure d'opérer une forme de variation imaginaire sur diverses attitudes de consciences afin de saisir le monde autrement que le commun.

Nous voudrions ici suggérer que l'économie alternative, pour s'imposer comme mouvement social à part entière dans la cohue des initiatives post-soixante-huitardes, a principalement campé ses argumentaires dans diverses publications¹² sur deux topiques spécifiques, l'une artiste, l'autre sociale, dira-t-on pour paraphraser le *Nouvel esprit du capitalisme* de Luc Boltanski et Eve Chiapello¹³ (ouvrage majeur pour le présent article). Dans un premier temps, l'économie alternative se distingue par le fait même d'avoir été en mesure d'articuler ces deux topiques dans un imaginaire cohérent. En son sein, le désir d'« inventer » une *autre* économie est une passion partagée par tous, la reconnaissance d'une commune humanité dans l'alternative. Mais dans un second, les deux grandes figures de l'économie alternative que sont respectivement l'ALDEA (agence de liaison des entreprises alternatives) et le comité de rédaction de la revue *Autrement*, vont, plus ou moins volontairement, se concentrer sur l'une ou l'autre topique pour justifier leur action, omettant par là même le conseil fondamental d'Aristote soulignant, un peu comme le feront les phénoménologues à l'égard des attitudes de consciences intentionnelles, qu'à défaut d'une argumentation susceptible de sauter d'une topique à l'autre, l'on risque de faire subir à la cause défendue un important préjudice puisque c'est autant de façons séduisantes de la donner à voir que l'on perd¹⁴. Plusieurs indices lexicaux viennent étayer ces dissonances topiques puisque c'est à ce moment précis, c'est à dire à la fin des années 80, que l'attention à l'égard de l'économie d'insertion dans les publications spécialisées vient remplacer celle jusqu'alors octroyée à l'économie alternative. Que peut-on déduire de cette transition ? Quelle influence ces états d'esprits voulus alternatifs ont-ils eu sur l'état « capitaliste » ? Constituent-ils encore un mode d'appréhension du monde dans lequel il est possible de trouver une réelle autonomie ? Autrement dit, l'économie alternative, de plus en plus perçue comme une économie d'insertion, conserve-t-elle un espace imaginaire spécifique où l'humanité commune est reconnue et partagée autrement que par le truchement de la citoyenneté propre aux

¹¹ . B. Frère, 2006b, voir aussi B. Frère 2007, « Max Scheler et la phénoménologie française » dans *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n°2, Paris, PUF, pp. 177-199

¹² . Nous utiliserons ici les textes écrits par les principaux protagonistes dans *Autrement*, la *Lettre de l'ALDEA, A faire*, la *Revue de l'Economie Sociale* et *Autogestions*. Les membres de l'ALDEA s'exprimeront dans l'ensemble de ces revues dès 1978 mais de manière discontinue (à l'exception, bien entendu, de leur *Lettre* dont le contenu est cependant quantitativement maigre). Nous appliquerons également notre analyse comparative à des rapports de recherche et des ouvrages (ALDEA, 1984, *L'économie alternative : une réponse à la crise ?*, Recherche effectuée pour le commissariat au Plan. , P. Outrequin, A. Potier, P. Sauvage, 1986, *Les entreprises alternatives*, Syros ALDEA. et Collectif MB², 2001, *Pour une économie alternative et solidaire*, Paris, L'Harmattan.) rédigés entièrement ou partiellement par des anciens membres de l'ALDEA. Pour ce qui est des membres de *Autrement*, nous utiliserons essentiellement leurs articles issus de la revue du même nom — soit une trentaine au total — ce qui revient à une somme de pages équivalente à celle considérée pour l'ensemble des documents ALDEA.

¹³ . 1999, Paris, Gallimard.

¹⁴ . Aristote, 2004, VIII, 14, 163b.

Etats sociaux-démocrates ou par le truchement d'une existence sur le marché ?

Après 68 : un élan alternatif indistinctement artiste et social

Les Alternatifs qui écrivent dans *Autrement* ou dans la lettre de l'ALDEA ont rapidement remarqué que les épreuves qui les mettaient aux prises avec le capitalisme ne portaient plus sur l'exploitation, l'inégale répartition des risques et la sécurité des salariés mais sur la désaffiliation, c'est-à-dire l'affaiblissement du salariat lui-même. La désaffiliation, comme pourrait le dire Castel¹⁵, évoque, plus que l'exploitation, un état non pertinent pour le système productif et, partant, une absence de reconnaissance pure et simple de l'individu en tant qu'humain existant et participant à l'activité sociale¹⁶. Après avoir vécu l'échec du PSU pour les uns et l'avortement d'utopies néo-rurales tentées dans l'après soixante-huit pour les autres, l'initiative économique deviendra un nouveau champ d'investissement. Ils sont devenus journalistes, entrepreneurs ou encore hauts fonctionnaires et l'appui au développement de projets d'entreprises alternatives (écologiques, coopératives, etc.) leur apparaît comme l'une des options susceptibles de réduire le chômage.

La topique sociale revient, dans leurs discours, à penser les désaffiliés comme aussi « compétents » dans l'initiative qu'eux-mêmes. C'est là un principe de commune humanité¹⁷ qui ne va pas sans rappeler le principe de justice d'un Proudhon lorsqu'il parle d'économie associative et mutualiste. Chaniel le déniche dans ses oeuvres pour le jouer contre Rawls et son célèbre voile d'ignorance susceptible de venir masquer des inégalités réelles. La justice accomplie se confond avec cette espèce de sociabilité propre à l'homme. « C'est le respect spontanément éprouvé et réciproquement garanti, de la dignité humaine, en quelques personnes (...). Ce sentiment, le sentiment de la dignité personnelle, nous le ressentons d'abord en nous. Puis, devant nos semblables, ce sentiment se généralise pour devenir le sentiment de la dignité humaine (...). S'il y a aussi souvent opposition entre les intérêts des hommes, il y a toujours entre eux communauté de dignité. Cette faculté du moi individuel à sentir sa dignité en autrui constitue une forme a priori de la raison pratique »¹⁸. Ce pourquoi d'ailleurs Proudhon s'inspire pour partie de la loi morale de Kant « Faites constamment aux autres le bien que vous voudriez recevoir »¹⁹.

Bref, la topique sociale ne renvoie pas seulement à la prise de conscience qu'il existe des

¹⁵ . R. Castel, 1995, *La métamorphose de la question sociale*, Paris, Gallimard.

¹⁶ . Pair ailleurs, cette notion ne revêt pas le sens péjoratif « d'état d'inertie » comme c'est le cas aujourd'hui de celle d'exclusion. Nuance qui garde son importance pour notre développement.

¹⁷ . L. Boltanski, L. Thévenot, 1990, *De la justification*, Paris, Gallimard, pp. 98-99, 104-106.

¹⁸ . P. Chaniel, 2001, *Justice, don et association, La délicate essence de la démocratie*, Paris, MAUSS - La découverte., pp. 180-181.

¹⁹ . P-J. Proudhon, [1965], 1977, *De la capacité politique des classes ouvrières*, Paris, Editions du monde libertaire., p. 81, B., Frère 2009, *Les pratiques solidaires. L'imaginaire associatif face aux crises du capitalisme*, Paris, Desclée de Brouwer, à paraître en mars.

exclus dont il faut prendre soin, ce qui fut d'ailleurs l'état d'esprit à partir duquel se sont déployés les états sociaux d'Europe occidentale depuis les années 1950. Au-delà de l'action publique et bien en deçà de l'utilitarisme de la topique capitaliste, elle s'envisage comme ultime lien ontologique rattachant des hommes entre eux. Si solidarité il y a dans un même univers alternatif (ethos) c'est parce que les êtres s'y reconnaissent « semblables et d'égale valeur » et ils se reconnaissent tels non pas en raison de leurs caractéristiques matérielles (par exemple : « pauvres », « exclus », etc) ou de leurs intérêts communs (ce qui aurait trait à l'état d'esprit capitaliste) mais bien parce qu'il y a une façon de viser le monde comme étant prioritairement le lieu de rencontre d'un « autre moi-même », comme aurait dit Levinas. Dans cet état d'esprit, la reconnaissance de l'autre implique la reconnaissance universelle de tous les hommes.

De 1978 à 1983, l'analyse des textes issus de la revue *Autrement* révèle une vraie promiscuité avec ceux publiés par les membres de l'ALDEA dans sa propre lettre d'information ou dans d'autres revues (comme par exemple *Autogestions*). Ils offrent une représentation sociale de l'action alternative, laquelle voudrait d'un monde capable de reconnaître les capacités de tous au travail à condition qu'il incline à être vivant, non bureaucratisé, non-institutionnalisé et non répétitif. L'exemple de l'entreprise de collecte du verre et du PVC Eurêka, membre de l'ALDEA, est suivie par *Autrement*. La dimension écologique de l'entreprise est soulignée à maintes reprises dans une ville où rien n'avait encore été mis en place pour la récupération et le recyclage du verre. Mais la revue alternative souligne encore l'exemplarité sociale de l'initiative.

Cette association sans but lucratif n'a pas été fondée par un couple d'entrepreneurs « classiques ». Tous deux appartenaient à des équipes d'éducateurs. Lui travaillait avec des jeunes sortant de prison et elle dans un club de prévention de la banlieue Nord (...). Leur action ? Créer une entreprise écologique mais aussi « la rentabiliser pour offrir des emplois. Et ça ne s'arrête pas là : ces entrepreneurs novateurs espèrent atteindre rapidement l'autofinancement pour que, d'une part l'activité de récupération devienne sur d'autres régions le fait de jeunes qu'ils auront lancés et pour leur permettre d'autre part, à eux, « d'ouvrir des ateliers de formation atteignant une population de jeunes plus large encore », conclut l'auteur de l'article publié dans *Autrement*²⁰.

A tort ou à raison, ce journaliste veut croire en la faculté des jeunes à essaimer l'initiative. Lorsque *Autrement* fonde la première Boutique de gestion (à Paris) avec l'Atelier pour la création et l'expérimentation sociales en 1980, il ne fait que prolonger en pratique une réflexion menée en commun dans un collectif de recherche (le réseau *Espérance*) avec les membres de la (future) ALDEA en 1978. Son but ...

« ... est d'aider tous ceux qui souhaitent créer une entreprise, ont un projet en cours ou rencontrent des difficultés particulières dans le développement de leurs activités (...) qu'il s'agisse de jeunes

²⁰. M-M. Géri, 1981, « La vallée Utopique », dans *Autrement*, n° 34, pp. 93-95. ALDEA, 1984, p. 33.

entrant dans la vie active, de femmes sans emploi, de pré-retraités, de chômeurs, de jeunes cadres, de travailleurs sociaux désireux d'entreprendre, de responsables d'associations, d'ouvriers reconvertis reprenant ou créant des entreprises, de petites municipalités confrontées au chômage ..., de nouveaux entrepreneurs émergents, motivés par un désir d'autonomie, de changement, de création, d'utilité sociale », intrigués « par les nouvelles technologies et créneaux nouveaux (informatique, agro-alimentaire, énergies renouvelables) »²¹.

La dimension « alternative » s'affiche clairement. H. Le Marois à l'origine du concept, parle « d'experts militants » pour qualifier les personnes qui devraient idéalement composer le « staff » de chaque Boutique dans le papier qui leur tient lieu d'acte de naissance publié à plusieurs reprises dans *Autrement*²². Ces experts militants sont mus par la reconnaissance d'autrui dans sa capacité à innover et non par le désir d'accompagner des initiatives potentiellement rentables. A côté de cet élan social plongeant les Boutiques dans le monde et dans l'action, la topique artiste n'est pas en reste. Soleil vert est une autre entreprise de l'ALDEA installée depuis début 1981 en Dordogne. Ses coopérateurs refusaient de s'endetter auprès des banques classiques ou de devenir dépendants de l'Etat et de ses subventions²³. Raison pour laquelle ils ont fait appel à l'épargne militante de l'ALDEA qui créera la première Cigales²⁴, proche dans le principe des Boutiques de gestion si ce n'est qu'il s'agit d'accumuler l'épargne de petits investisseurs militants potentiels en plus de suggérer un accompagnement. Soleil vert mène à l'époque un travail d'expérimentations sur la récupération de sous-produits forestiers en vue de fabriquer du compost de bois et de récupérer la chaleur produite par la fermentation.

« Notre particularité, rapportent les principaux intéressés dans *Autogestions*, était notre volonté de ne pas s'enfermer dans une étiquette écologiste. Nous voulions avoir une action en direction des gens qui travaillent sur le site pour montrer « qu'on peut créer de l'emploi autrement » Mais il s'agit également d'un acte de personnes se revendiquant « militantes » en créant « leur » entreprise pour se libérer, dans une certaine mesure, des rapports hiérarchiques ». Il s'agissait d'innover, d'inventer, de « montrer des trucs qui fonctionnent plutôt que de dire “le solaire ça pourrait ...” »²⁵.

Encore aujourd'hui, ceux qui ont fréquenté l'ALDEA et ses entreprises de près usent d'un corpus d'arguments artistes pour décrire ce qu'il en était : « La création d'entreprises alternatives

²¹ . Collectif de rédaction d'*Autrement*, 1981, « Boutique de gestion/Paris », dans n° 29, p. 91. D. Desguées., 1981, « La Boutique de Gestion Paris : une réponse, dans *Autrement*, n° 34, pp.230-232.

²² . H. Le Marois, 1979, 1981, « De l'argent et des mille manières de ne pas le perdre », dans *Autrement*, n° 20., pp. 186-194 et dans *Autrement*, n° 34, pp. 206-214.

²³ . Voir aussi D. Allan Michaud, 1989, *L'avenir de la société alternative. Les idées 1968-1990...*, Paris, L'Harmattan, pp. 186-189.

²⁴ . Outrequin et al., 1986, p. 79sq. Clubs d'Investissement pour une Gestion Alternative et Locale de l'Epargne Solidaire.

²⁵ . Dominique et Patrick interviewés par Marchat et Laville (ALDEA), 1982, « Soleil vert, de la Scop à l'association », dans *Autogestions*, n° 8-9, pp. 55-62.

est l'expression d'une exigence croissante d'autonomie et de liberté, la manifestation d'un bouleversement des mœurs, d'une volonté de travailler autrement sans hiérarchie avec une implication plus forte des travailleurs, en recherchant une rentabilité autre que financière. Les pratiques alternatives refusent de penser la bureaucratie et la hiérarchisation comme réalités structurantes du fonctionnement collectif. Elles sont à l'origine des nouvelles formes de travail associé, ... »²⁶.

Influencés plus ou moins directement par la critique situationniste (Vaneigem, Debord, ...), les alternatifs de l'ALDEA se représentent à l'époque la grande entreprise « capitaliste » comme le lieu des tâches répétitives qui émoussent l'élan créatif de l'homme. De la création d'emplois autonomes dans des structures de proximité aux premières associations de commerce équitable (Andines), il est typique de constater que dans une première époque (de 80 à 85), c'est le soupçon porté sur le double mouvement de dégénérescence morale propre aux firmes de grande taille que l'on retrouve dans les textes de l'économie alternative en général : dégénérescence vécue d'une part dans le désenchantement, l'inauthenticité, la misère de la vie quotidienne, la déshumanisation du monde sous l'emprise de la technicisation et de la technocratisation et, d'autre part, dans la perte d'autonomie, l'absence de créativité et les différentes formes d'oppression du monde moderne²⁷. L'esprit du temps, dit-on alors, uniformise et massifie. La consommation et le productivisme sont le symptôme d'une déperdition de la différence entre les êtres. Non seulement les individus sont, en tant que consommateurs, « désingularisés », puisqu'ils désirent tous les mêmes biens, mais en plus, les travailleurs sont tout aussi interchangeables en tant que tels puisque qu'ils font tous la même chose.

Cette représentation du monde est celle d'une topique artiste dont l'élan s'enracine dans l'invention d'un mode de vie bohème, puisé dans des sources d'indignation qui sont d'une part le désenchantement et l'inauthenticité (des personnes, des sentiments et du genre de vie), d'autre part, l'oppression (opposée à la liberté, à l'autonomie et à la créativité des êtres humains) qui caractérise le monde bourgeois associé à la montée du capitalisme.

Cet état d'esprit artiste était aussi largement celui d'*Autrement*. Et lorsque les membres de l'équipe de rédaction, coordinateurs du numéro intitulé *Et si chacun créait son propre emploi ?* (n° 20) reprennent la plume dans le numéro 29 (*Les révolutions minuscules*) pour exposer les raisons pour lesquelles la revue s'intéresse tant à ceux-ci, c'est bien elle qui se donne à voir : « *Autrement* repère, relate, rassemble, magnifie tout ce qui pourrait être l'amorce d'une France créative. Plus de grands projets, mais une myriade de micro-expériences menées par de petits groupes déterminés, par des minorités actives, dont on affirme qu'ils ont toujours été les moteurs du changement social »

²⁶ . Marchat et Laville, 1982., p. 29.

²⁷ . L. Boltanski, E. Chiapello, 1999, p. 245.

annonce clairement le rédacteur en chef²⁸.

En citant de la sorte leurs entreprises les plus illustres, les alternatifs de tous bords faisaient valoir un mode intentionnel de visée du monde qui se voulait autre que capitaliste, très fidèles en cela à leurs passions soixante-huitardes à l'imaginaire indistinctement artiste et social : écologie + innovation + auto-gestion + intégration de désaffiliés + autonomie à l'égard des banques, de l'Etat, et de tous ces grands pourvoyeurs de déshumanisation. Les alternatives apparaissent belles et humainement attrayantes. Parler d'une même voix, en citant les mêmes exemples²⁹ traduisait un éthos collectif. L'état d'esprit de l'époque était au « désir de créer par la pratique une conception nouvelle du monde et de la rendre hégémonique... le changement politique », pensait-on, « suivra le changement social et culturel »³⁰.

Tisser le nouveau lexique du capitalisme (Autrement seconde époque)

Mais contrairement à ce que les discours autour du lancement des Boutiques de gestion pouvaient laisser croire, les textes publiés dans *Autrement*, au gré du temps et des projets soutenus, abandonnent progressivement le lexique social. A partir de 1983, il est de moins en moins question d'association, de coopérative, de chômeurs, d'exclusion, de femmes sans emploi, d'utilité sociale. Le discours sur la menace que fait peser le capitalisme sur « le pauvre », et sur la nécessité de percevoir le monde comme étant peuplé d'alter-ego désaffiliés plutôt comme source potentielle de profit s'évanouit au profit de l'apologie de la libre création, des PME et des nouvelles technologies.

Déjà à partir du numéro 27 (en 1980), une rubrique de quatre à cinq articles leur est régulièrement consacrée alors que la rubrique concernant les « éducateurs-entrepreneurs » paraîtra pour la dernière fois l'année suivante dans le numéro 34 de 81. Il s'opère à cette époque un glissement dans la ligne éditoriale. Des dossiers tous plus évocateurs les uns que les autres s'enchaînent, quand il ne s'agit pas de pages consacrées à de la publicité pour des guides de management : « créer sa boîte », « vivre les technologies (informatiques) », « favoriser l'initiative », « ces merveilleux inventeurs », « la saga des entrepreneurs », « le risque et le capital », « connaître et pratiquer la gestion, six guides issus de la pratique quotidienne de l'entreprise » (dans les numéros 50 et 59). Les motivations « passionnelles » des entrepreneurs sont mises en exergue :

²⁸ . J. Chancel, 1981, « En-deçà, au-delà du politique ... les portes étroites », dans *Autrement* n° 29, pp. 9-14.

²⁹ . On lira par exemple encore P. Gauchon, 1981, « Nouveaux entrepreneurs ? » dans *ALDEA journal*, n° 4, p. 2, J. Chancel, P-E. Tixier, 1979, « Le désir d'entreprendre », dans *Autrement*, n° 20., pp. 7-14 et même J-P. Gautier, 1990, l'administrateur de l'ALDEA qui évoque cette époque : « Des outils financiers pour une économie alternative », dans *La revue de l'économie sociale*, n° 22, pp. 6-11.

³⁰ . MB², 2001, p. 28

*l'enthousiasme peut remplacer l'expérience quand on est un jeune patron nous dit-on ici*³¹. Là-bas, c'est *une agence de création publicitaire où travail rime avec plaisir*³² qui nous est présentée. Plus loin on apprend que des anciens étudiants ont créé "*Challenge*", *la revue qui donne le goût d'entreprendre et de réussir à la sortie des grandes écoles*³³ ou que *militer dans un syndicat ne fait plus du tout sens pour les jeunes qui s'y ennuieraient*³⁴.

P. Merlant, journaliste à *Autrement*, coordonne le dernier numéro spécifiquement consacré à ces *Héros de l'économie* (1984)³⁵ et remercie la nouvelle gauche au pouvoir (Delors, ministre des finances et Rocard, ministre du Plan) d'avoir rendu aux Français un goût pour l'économie³⁶ : « Pourquoi cette fascination récente pour les PMI ? Sans doute contribuent-elles à rendre à l'entreprise sa fonction première. Soit de connaissances renouvelées, plaisir de "bidouiller" en incorporant de multiples savoir-faire, goût du risque, envie de diriger des équipes ..., autant de valeurs un peu oubliées dans de grandes sociétés usées par le jeu institutionnel, et aujourd'hui réhabilitées par les entrepreneurs à l'âge du robot, du "micro et de l'enzyme". Seule la gauche pouvait sans doute entreprendre ce vaste chantier : sur les ruines d'une industrie vieillissante, jeter les bases de l'activité du troisième millénaire, où la circulation d'informations prend le pas sur la production de biens »³⁷.

La modèle de la *Spin-Off* est célébré. « Aux Etats-Unis, elles ne se comptent plus ». Sortes d'excroissances naissant dans le giron des maisons mères, ces dernières ne s'opposent jamais à leur lancement par de nouveaux « authentiques pionniers tant il est vrai que le droit de créer son entreprise est sacro-saint outre-Atlantique ». On commence à assister au même phénomène en France, même si les maisons mères sont beaucoup plus frileuses. Les Spin-off françaises (l'auteur cite des micros-entreprises « high-tech » comme *Option*, *Micado*, *X-Com*, *Périphérique Assistance*, *Sygma*) ont été créées par des cadres qui « refusaient de se scléroser », qui avaient envie « de créer des produits nouveaux », « d'animer une équipe dynamique », qui en avaient « ras-le-bol » et qui n'étaient plus excités par l'idée de « grimper dans la hiérarchie »³⁸.

Ce modèle de la libération des travailleurs qu'appelle de ses vœux l'équipe de rédaction et du bureau d'étude de *Autrement*, achevé dans ses pages autour de de 83-84, est celui que les socialistes, arrivés au pouvoir, appuieront par toute une série de mesures, persuadés que ces « petites entreprises » peuvent aider à solutionner la crise. Les membres d'*Autrement*, proches du

³¹ . C. Laurens , 1983a, « Des patrons de moins de 25 ans ? », dans *Autrement* n° 50, pp. 16-21.

³² . C. Laurens, 1983b, « Marilyn et les confitures », dans *Autrement* n° 50, pp. 22-25.

³³ . C. Fauconnier, 1983, « "Challenge" ou quand les grosses têtes se prennent en mains », dans *Autrement* n° 50, pp. 39-41.

³⁴ . M. Malfatto, 1983, « Syndicats : adhérer ? Peut-être ... militer ? non ! », dans *Autrement* n° 50, pp. 191-198.

³⁵ . La même année voit paraître le numéro 63/64 (*Guide des technologies de l'information*) et le numéro 65/66, (*Paris création*). En 1985 paraît encore le numéro 74 (*Technopolis*).

³⁶ . Il souligne tout particulièrement la loi votée en 1983 qui vise à faciliter la création de PME par des cadres expérimentés (Merlant P., 1984a, « On l'appelle spin-off... », dans *Autrement*, n° 59, p. 71).

³⁷ . P. Merlant, 1984b, « Une mutation culturelle, dans *Autrement*, n° 59, pp. 10-12.

³⁸ . P. Merlant, 1984a, pp. 72-73.

pouvoir politique (ils ont, pour certains, suivi Rocard du PSU au PS en 1974) ont carrément anticipé les demandes patronales portant sur la flexibilité et la plus-value qu'elle apporte en matière de recherche technologique : c'est l'autonomisation des cadres et ingénieurs, devenant tous des travailleurs indépendants, des « managers », qu'ils préfigurent en valorisant les novateurs de structures PME. D'une part ils affirmaient être devenus experts dans la critique foucauldienne du pouvoir³⁹ et dans le rejet de l'autoritarisme sous toutes ses formes. De l'autre, ils gommaient les écarts recherchés par rapport à l'attitude de conscience « capitaliste » en relégitimant le travail en entreprise par l'exaltation humaniste plus générale de possibilités extraordinaires enfouies dans chaque personne. Pour peu qu'on lui accorde la possibilité de puiser dans ses ressources propres et qu'on le laisse faire de ses relations professionnelles des échanges singuliers et personnels, pour peu qu'il soit en mesure d'adopter une attitude d'ouverture prosélyte sur le monde économique et d'assumer y porter ses propres projets, chaque cadre est en mesure de faire de sa vie une oeuvre d'art sur le modèle de l'entrepreneur.

L'aliénation marchande se trouve séparée de l'aliénation de la liberté. La convivialité et les rapports humains mis en exergue constituent la réponse à la critique de l'aliénation dans le travail. Le travail permet de réaliser ses aspirations et de s'épanouir dès lors que l'on a un projet d'entreprise qui tient la route sur un territoire ou au sein d'une grande firme. Les journalistes d'*Autrement* vont dépenser beaucoup d'énergie à présenter ces projets qui, au bout du compte, réconcilient l'imaginaire artiste de 68 avec le capitalisme⁴⁰. A lire leurs textes, on voit comment le manager devient un artiste-intellectuel, homme de réseau qui a un projet (ou en accompagne) qui galvanise les pouvoirs créatifs et l'autonomie (flexibilité du travail, etc).. C'est par exemple Nouvelle croissance à Lyon, conseil et formation en micro-informatique et qui commence à développer une activité de Boutique de gestion :

« Son créateur, P.A., 34 ans, issu de Sup de Co et jusque là baroudeur des paysages industriels. Il a envie de tourner la page et de s'occuper de produits plus intéressants. Il lorgne vers l'informatique. Son verbe concret et convaincant a tôt fait de rassembler **«un conglomérat de personnes»**. Il devient et reste la **locomotive**. (...) Vendre de la micro c'est tout de suite vendre de l'optimisation, de la prestation de service, vous démontre P.A (...) Si vous optimisez votre création d'entreprise, elle devient votre référence ». P.A. a rapidement réussi son pari, « c'est alors que jaillit l'idée lumineuse. A côté de son activité principale : l'informatique, Nouvelle croissance pourrait offrir un deuxième département qui ferait office de structure d'accueil pour plus mal lotis qu'elle, les jeunes candidats à la création d'entreprises qui n'ont pas encore démarré ». P.A. deviendra ainsi directeur commercial pour Styxo, agence de micro-informatique et Samedi midi, agence de graphisme qui deviendront des partenaires. Mais « P.A. n'est pas du genre directif, le patronat et le patronage lui paraissent poussiéreux (...). Il est perçu par Christine, Lionel, Michel, Nicole et Patrice (les porteurs de ces deux projets, *nda*) comme le **copain qui a du coffre**. "Avec lui, toute

³⁹ . J. Chancel, C. Tixier, 1979, p. 14

⁴⁰ . voir encore, en guise d'illustration : B. Dyan B, 1984, « Le Kafka des innovateurs, dans *Autrement*, n° 59, pp. 151-156 ou T. Gaudin, 1984, « Conquérent ou explorateurs ? », dans *Autrement*, n° 59,, pp. 20-29.

conversation est productive. Il **voit immédiatement les choses en termes économiques** et, elles marchent ! Il joue gagnant parce qu'il est hyper pratique" témoigne Christine. "Il faudrait qu'on arrive à raisonner comme lui mais au départ on est plutôt du genre lourds comme des bœufs. Il nous a filé beaucoup d'astuces pour négocier avec les clients et on a pu rectifier le tir (pour plusieurs bourdes)" poursuit-elle. P.A, lui, appelle ça : apprendre à **repositionner son objet sur le marché (...)** Je joue le rôle d'un entraîneur de foot. Je balise, j'appuie là où c'est nécessaire (...). A terme, je voudrais devenir un **impresario de l'innovation** »⁴¹.

On le voit, le contenu des discours valorisé du côté de *Autrement* préfigure très largement le lexique du *Nouvel esprit du capitalisme* caractéristique des années 90. Cette représentation du monde qui réconcilie désaliénation et économie de marché capitaliste ne concède pas de place aux désaffiliés, c'est-à-dire à ceux qui ne disposent pas des compétences techniques et/ou professionnelles qui sont exigées par les activités valorisées (informatique, graphisme, etc). Le désaffilié qui vit dans un quartier isolé, qui souffre d'un déficit de capital social et qui n'a pas le haut niveau de formation requis pour s'engager dans des projets de type Nouvelle croissance, Styxo ou Samedi Midi se trouve assez dépourvu dans un monde qui ignore les « savoirs » dans lesquels il pourrait manifester sa grandeur. Sa dignité d'être humain est en jeu face à cet idéal-type entrepreneurial difficile à atteindre. Dans la conception entrepreneuriale présente du côté d'*Autrement*, les désaffiliés disparaissent sans laisser de trace. L'usage d'un vocabulaire tablant sur « l'authentique et l'inspiration (impresario de l'innovation, etc) » permet de réconcilier topique capitaliste et topique artiste en rendant à nouveau pertinentes pour cette dernière l'exigence de profit, la figure du « client roi », bref une vision « économiciste du monde ». Cette adaptation ouvre sous nos yeux dans les pages d'*Autrement* de nouvelles épreuves de sélection pour correspondre à la topique dominante au travers de laquelle nous nous rapportons intentionnellement au monde : mobilité, projet, polyvalence, compétences, performance, management, coaching, etc.

Le lexique des « nouveaux entrepreneurs » et des intellectuels qui par leurs publications en sédimentent la grandeur au cours de la seconde époque d'*Autrement* indique clairement la réduction d'une commune humanité à quelques rares porteurs d'initiatives économiques autonomes qui deviendraient, au sein de leurs entreprises, les seuls à incarner concrètement une vie professionnelle non-hiérarchisée. Dans le chef des membres du groupe d'*Autrement*, la topique artiste va toujours davantage se manifester depuis des états d'esprit exclusifs qui n'opéreront plus la transition nécessaire entre reconnaissance d'autrui et reconnaissance universelle. Celle-là même qui implique de ne jamais faire l'économie de la préoccupation de ceux que le chômage touche de plein fouet. Plus encore, dans ces états d'esprits la notion de capitalisme ne fait plus sens et ne se discute pas.

En 1989, le sort des Boutiques de gestion est scellé : « Depuis quelques années, l'entreprise

⁴¹ . *Ibid.*, p. 45 et F. Laval, 1983, « La couveuse à entreprises », dans *Autrement*, n° 50, pp. 50-54. Sur la figure du coach dans le nouvel esprit du capitalisme, voir justement L. Boltanski et E. Chiapello, 1999, pp. 139-148.

type qui se monte avec le conseil des Boutiques de gestion innove plus au niveau des produits qu'au niveau des pratiques sociales. La 10 000^e entreprise aidée par ce réseau, la SARL Médisophia (Nice, 1987), a été fondée par un chirurgien dentiste pour commercialiser du matériel de pointe à usage médical. L'innovation désigne maintenant un progrès technique⁴².

Un monde peuplé de désaffiliés (ALDEA seconde époque)

La topique sociale conduisant la personne à viser le monde comme cet espace dans lequel je suis d'abord confronté à autrui avant de l'être aux objets transparaîtra par contre toujours davantage dans les écrits des alternatifs de l'ALDEA. Graduellement au cours des années 80, elle se présentera comme l'état d'esprit dominant dans lequel se trouvent les alternatifs lorsqu'ils argumentent sur leur action dans les pages de leur revue (en 1989 la lettre de l'ALDEA devient la revue, plus consistante A faire)⁴³. Une des grandes figures de l'ALDEA, A. Archimbaud, témoigne rétrospectivement de ce moment où l'ALDEA se mue en réseau et se choisit d'adjoindre une nouvelle particule à celles qui auraient pu logiquement composer son nom comme pour signifier un surcroît d'humanité partagée avec tous : le réseau d'économie alternative et Solidaire (REAS).

Car l'économie alternative est devenue depuis quelques années « la manifestation idéologiquement formalisée des pratiques entrepreneuriales ou des activités au départ informelles, à travers lesquelles, par choix ou par obligation, des groupes sociaux sensibles tentent de s'adapter ou de résister à la nouvelle donne sociétale. Par groupes sociaux sensibles, il faut entendre ceux qui ont à subir les pannes et les impasses du système, à son centre ou à sa périphérie. On peut ainsi par exemple, facilement repérer aujourd'hui ces tentatives de résistance parmi les jeunes de banlieues pauvres, les chômeurs créateurs d'activités, les paysans en redressement judiciaire essayant de promouvoir une agriculture naturelle, les ouvriers des arsenaux, les innovateurs en écotechnologies ou énergies nouvelles, les mal-logés et les artistes squatters »⁴⁴.

Ce type d'argumentaire arrimé à une valeur de commune humanité dans l'action économique se manifeste en permanence du côté des textes aldéasiens à partir du milieu des années 80. Les plus désaffiliés restent susceptibles d'entreprendre et c'est prioritairement vers eux qu'il faut se tourner. Cet avènement hégémonique est facilité par le fait que le mythe technologique n'est pas de mise chez les alternatifs de l'ALDEA-REAS (on ne recense aucun papier portant sur les nouvelles technologies de l'information dans notre corpus de textes pour cette époque⁴⁵). Le phénomène

⁴² . D. Allan Michaud, 1989, p. 152.

⁴³ . On note que 25 papiers font référence à des thèmes liés à la précarité et à la pauvreté pour justifier l'action en faveur de l'auto-emploi dans les lettres de l'ALDEA n° 15-28 contre 9 dans les lettres n° 1-14.

⁴⁴ . 1995, « L'économie alternative, forme radicale de l'économie sociale », dans *RECMA*, n° 256, pp. 67-71

⁴⁵ . A savoir tout particulièrement les textes des lettres et la revue de 80 à 89, la recherche de 84 et l'ouvrage de 86 et

informatique, par exemple, a toujours trouvé un écho modéré à l'ALDEA et lorsqu'il est présent, il est très lié à l'écologie comme d'ailleurs le laisse entendre le présent extrait⁴⁶. La pluralité des secteurs traversés par les entreprises de l'ALDEA (certes l'informatique⁴⁷, mais aussi l'automobile, l'artisanat, etc.) constitue l'indice du maintien d'un intérêt pour les catégories de personnes qui n'ont pas le privilège des connaissances technologiques.

L'analyse des textes rédigés de la main de ses leaders indique une tendance à l'universalisation des compétences, ce qui implique en fait surtout le maintien d'une commune dignité dans l'action économique que le désaffilié perd face à l'informaticien ou au graphiste de *Nouvelle croissance*. Ce faisant, l'ALDEA « seconde époque » (1984-1995) s'éloigne aussi des bohèmes issus de la vague de migration rurale qui a suivi 68 (et dont ils évoquent le contact dans leurs premières lettres) mais pour des raisons tendanciellement différentes de celles qui poussèrent également le groupe *Autrement* à ne plus écrire à leur sujet comme il l'avait fait jusqu'en 83. Du côté d'*Autrement*, c'est la pénétration du marché par de petites unités de production qui induit d'abandonner la valorisation de la marginalité. Du côté de l'ALDEA c'est la pénétration du monde désaffilié. L'enjeu est de marquer le pas par rapport à cette époque des « néo », qui, en rase campagne, et pour les rares dont l'entreprise a tenu le coup⁴⁸, se sont marginalisés avec enthousiasme, persuadés d'avoir raison contre tous, y compris contre ceux qui pourtant proches de leur imaginaire, pensaient devoir conserver un point de vue social sur le monde.

A présent, le chômeur prend purement et simplement dans l'imaginaire alternatif la place de la figure du jeune « bourgeois-bohème », marginal volontaire⁴⁹ qui tenta la marginalité néo-rurale après soixante-huit. Cette figure subit de plein fouet le réagencement imaginaire de l'ALDEA, comme en témoigne l'un des créateurs :

« Après cinq années de fonctionnement, il devenait clair que l'ALDEA devait élargir sa cible (sortir de son élitisme) et qu'effectivement les entreprises alternatives avec toutes leurs limites et leur fragilité ne pourraient à elles seules déboucher sur une autre économie. Il n'y a pas une économie à construire quelque part – qu'elle soit ou non hors marché »⁵⁰.

Les auteurs proches de l'agence ne sont d'ailleurs pas pour rien dans cette stigmatisation douce-amère de la préhistoire « néo » de l'économie alternative. On peut lire D. Mothé regretter l'anorexie idéologique de ces alternatives qui ne daignent même pas remarquer l'incongruité de leur

une série d'autres articles parus dans *Autogestions* ou la *Revue de l'économie sociale*.

⁴⁶ . On compte une dizaine d'articles consacrés aux nouvelles technologies vertes dans les quinze premiers numéros du journal de l'ALDEA, un numéro spécial et une petite dizaine d'articles du côté d'*Autrement* entre 80 et 84.

⁴⁷ . Voir le Laboratoire Electronique des Pyrénées : ALDEA, 1984, p. 35.

⁴⁸ . En 1986, on estime que seulement 10 000 à 20 000 des néo-ruraux sont encore en activité sur les 300 000 jeunes et moins jeunes à avoir voulu tenter l'expérience entre 1968 et 1974 (Outrequin et al. 1986, p. 17).

⁴⁹ . B. Hervieu, D. Léger, 1979, *Le retour à la nature. Au fond de la forêt... l'Etat*, Paris, Seuil.

⁵⁰ . 1992, pp. 30-31

isolement volontaire par rapport aux autres mouvements sociaux⁵¹. Ou encore B. Eme qui souligne combien ces alternatives qu'il nomme écologico-humanistes s'épanouissaient dans l'occultation du social, des médiations socio-politiques plus générales et de l'articulation entre société civile et Etat. Les entreprises néo-rurales dont il s'agit ne cherchent la plupart du temps aucune implication sociale dans un environnement local et s'enracinent dans un territoire fermé. Les résultats sont souvent là : l'autonomie proclamée du groupe s'est muée en autarcie dérisoire, l'autonomie individuelle en dépendance conviviale⁵². La volonté de l'autonomie radicale du groupe, gage de pureté, encore très en vogue dans le discours des premiers alternatifs, ruraux ou citadins, laisse non pas sa place au « marché » micro-entrepreneurial mais à une volonté d'intervenir sur le chômage.

Conclusion : la nouvelle topique capitaliste et sa roue de secours

Nous avons pu voir que l'intérêt pour l'alternative économique et le rejet des conventions hiérarchiques tenaient lieu de ligne éditoriale pour la revue *Autrement* à l'époque où l'on trouvait également des commentaires au sujet des entreprises aldéassiennes (écrits ou non par leurs membres). Toute la nuance des textes alors publiés dans *Autrement* provenait du fait qu'ils argumentaient contre le capitalisme depuis une topique artiste ((*Dix heures par jour, ... avec passion* titre par exemple le numéro 34 où l'on croise les entreprises aldéassiennes), laquelle s'avérait encore fortement tenue en bride par une topique sociale. Nuance qui se perd au moment où ces adeptes de la « petite unité de production » (qu'ils soient acteurs, journalistes ou chercheurs) se mettent à écrire des plaidoyers pour la PME, formes erratiques des textes de management qui ouvriront dans les années 90 le mouvement d'affranchissement et de libération des cadres à l'égard des hiérarchies dans les plus grandes entreprises.

C'est en s'adossant à cette représentation d'un monde porté par les flots de la créativité entrepreneuriale que le nouvel esprit du capitalisme prendra progressivement forme. En adaptant ces thèmes revendicatifs à la description d'une nouvelle façon, libérée et même libertaire, de faire du profit — dont il est dit aussi qu'elle permet la réalisation de soi, de ses aspirations les plus personnelles et des potentialités humaines — le nouvel esprit du capitalisme a pu se comprendre à l'origine comme une forme de capitalisme gauchiste. Dès le début des années 80, on retrouve dans notre corpus de textes de *Autrement*, que son rédacteur en chef veut « ancré à gauche », tous les thèmes qui feront le succès du lexique employé par les ouvrages manageriaux (publiés entre 1989

⁵¹ . D. Mothé, 1982, « L'anorexie idéologique des alternatifs », dans *Autogestions* n° 8-9, pp. 137-145.

⁵² . B. Eme, 1982, « A l'ombre des dépendances conviviales », dans *Autogestions*, n° 8-9, pp. 167-173.

et 1994) utilisés par l'analyse de Boltanski et Chiapello.

L'amitié et la convivialité « nouent les liens » dans l'entreprise d'abord : au sujet des relations dans les PME citées ci-dessus, il est dit dans la revue que « la bonne volonté ne manque pas de vouloir inventer des rapports de travail chaleureux, monde de copains et d'égaux, dans lequel on se passe le rabot ou la règle à calcul avec le sourire. Il y a là un militantisme de bon aloi fondé sur l'entraide, la conscience de vivre un univers de travail plus satisfaisant et plus valorisant par rapport au camarade cadre dirigeant d'une usine ou O.S. à la chaîne dans la filiale d'une multinationale »⁵³. Dans les années 90, les dispositifs justificatifs du néomanagement tiendront cette « bonne volonté » pour une norme : on demande aux gens « d'apporter aux entreprises toutes leurs capacités, y compris les plus personnelles, non seulement leurs compétences techniques, mais aussi leur créativité, leur sens de l'amitié, leur émotivité, etc »⁵⁴.

La gestion par projet ensuite : il apparaît évident que, dans ces petites entreprises, l'ouverture du pouvoir au plus grand nombre « peut avoir un effet démultipliant la créativité ». Mais les aspirations particulières étant parfois divergentes. « C'est alors sur des projets particuliers très spécifiques, sur des séquences temporelles précises, sur des espaces rapprochant concrètement des acteurs variés que ces objectifs communs peuvent se définir. Une autorité de responsabilité par projets est ainsi peut-être en germe »⁵⁵. Cette organisation par projets évoquée dans *Autrement* par Sainsaulieu est aujourd'hui partout présente dans la littérature de management. Celle-ci évoque une entreprise dont la structure est faite d'une multitude de projets associant des personnes variées dont certaines participent à plusieurs projets. La nature même de ce type de projets étant d'avoir un début et une fin, les projets se succèdent et se remplacent, recomposant, au gré des priorités et des besoins, les groupes ou équipes de travail. Dans les 90's, on rejette l'idée de cadres, encore utilisée il y a peu par *Autrement* (à côté des petits entrepreneurs) et on la remplace par celle de managers. Mais la représentation que l'on s'en fait est la même : ils sont ceux qui vont « animer les équipes ». Le « projet d'entreprise, la vision du leader, son désir de « faire partager son rêve », sont autant d'adjuvants qui doivent favoriser la convergence des auto-contrôles individuels : « tout le monde donne de sa personne ». On peut travailler pour un projet d'entreprise qui en vaut la peine, porté par une personne « exceptionnelle » dont on va « partager le rêve ».

Le réseau, enfin : « La réhabilitation de l'esprit d'entreprise ne suffit pas si perdure le mythe du créateur individuel, isolé dans sa tour d'ivoire. La réussite de bien des projets dépend de la capacité à s'insérer dans des réseaux de partenaires dotés de compétences supplémentaires » sur le local. Il faut un « carnet d'adresse », qui comprenne des « liens » vers les collectivités locales, les

⁵³ . P-E. Tixier, 1979, « L'exercice du pouvoir : une scène cachée », dans *Autrement*, n° 20, *Op. Cit.*, pp. 122-128.

⁵⁴ . L. Boltanski, E. Chiapello, 1999, p. 146.

⁵⁵ . R. Sainsaulieu, 1979, « Du communautaire au groupal : le cas français », dans *Et si chacun créait son propre emploi ?*, *Autrement* n° 20, p. 136.

réseaux des banques, administrations et les réseaux commerciaux⁵⁶. Les nouveaux patrons de Spin-Off et de Start-Up sont présentés comme des « managers » qui ont des « projets », lesquels réclament pour s'accomplir audace et créativité. Ils sont proches de l'artiste en ce qu'ils entendent proposer une vision du monde qui supprime le mode de vie bourgeois, vision dans laquelle on se retrouve libéré des contraintes paternalistes et rigoristes. Cette impression de liberté rendue par *Autrement* s'avérera du reste, avec le recul, assez surannée. Du côté de son équipe de rédaction, on estime s'être émancipé des grosses unités de productions en galvanisant les PME. Or, sur le modèle de Lesieur, les entreprises externalisent de plus en plus vers ces PME qui se placent alors en réseau de quasi-entreprises. Comme le montre bien Castells, les gros ensembles économiques capitalistes atteignent des situations de monopole mondial (l'exemple de Microsoft étant le plus illustratif) et détiennent certainement entre leurs mains le sort d'un grand nombre de ces micro-entrepreneurs « libérés » dont le réseau entier peut s'effondrer si les liens qui lient ses composantes au noeud principal se distendent⁵⁷.

Alors, *Tous entrepreneurs ?* L'exaltation régnante de la fin des années 70 au milieu des années 80 autour de ce slogan se dissipe ensuite dans l'imaginaire alternatif. Il apparaît rapidement que l'engouement pour les nouvelles technologies de la part de l'équipe d'*Autrement* (et, partant, de la part des premières Boutiques de gestion fondées par elle) finira par focaliser l'attention de ses membres militants sur des expériences principalement initiées par des personnes fortement diplômées qui ont « *non seulement les compétences nécessaires pour se situer à la pointe de la recherche informatique mais qui en plus ont le background culturel nécessaire pour rattacher leur entreprise à mai 68, voire à Proudhon et aux associations de 1848 !* »⁵⁸.

Au moment où les leaders de l'ALDEA s'éloignent de ceux d'*Autrement*, ce sont deux voies discursives distinctes qui se tracent dans les textes depuis un passé post-soixante-huitard commun : le travail reste le vecteur d'une humanité collective d'un côté, il reste celui de l'initiative créatrice de l'autre. Mais les deux visées ne tiennent plus dans une représentation commune.

Les deux topiques que l'on présentait comme étant de nouveaux états d'esprits alternatifs au capitalisme sont définitivement affaiblies, scindées et entées dans des démarches socio-économiques différentes malgré leur matrice imaginaire commune. Les entreprises accompagnées par les Boutiques de gestion d'*Autrement* seront perçues par les membres de l'ALDEA (puis du REAS) comme oeuvrant pour un monde néo-libéral jusque dans ses détails. On ne peut néanmoins pas se contenter de leur emboîter le pas et dire qu'en fin de compte, *Autrement* et ses Boutiques auraient lâché l'affaire là où celle qui se dit toujours « économie alternative », s'inquiétant

⁵⁶ . P. Merlant, 1984a, pp. 68-73, J. Arocena, 1984, pp. 182-187.

⁵⁷ . M. Castells, 1999, *Fin de millénaire. L'ère de l'information, vol. III*, trad J.-P Bardos, Paris, Fayard, pp. 188-189¹.

⁵⁸ . P. Riché, 1985, « L'alternative intellectuelle », dans *Lettre de l'ALDEA* n° 4.

davantage d'insertion, persisterait à vouloir se représenter le monde comme étant autre chose qu'un espace de profit, tout artiste que soit la démarche entreprise pour l'atteindre. Certes, *Autrement* et les Boutiques ont probablement contribué à faire d'une topique originairement alternative à l'état d'esprit capitaliste l'espace imaginaire de son redéploiement. Mais à l'inverse l'« autre » économie toujours davantage financée par l'Etat (collectivités locales, appels à projets d'insertion, de lutte contre le chômage, etc.) est aujourd'hui tenue par certains pour un simple outil permettant de réintégrer de force des désaffiliés au coeur même du système qui les a exclus. Du moins si l'on considère l'activité de certaines structures d'accompagnement de porteurs de projet comme par exemple les Plates-Formes d'Initiatives Locales (PFIL) ou la finance de proximité telle qu'on la retrouve du côté de l'ADIE, deux lointaines descendances de ce que fut le couple ALDEA-Cigales dans les années 80, fortement soutenues par des financements publics. ne dois-je pas plutôt parler des entreprises d'insertion et assoc intermédiaires ? De fil en aiguille, même le soutien d'initiatives désaffiliées par les Cigales de l'ALDEA sera critiquée par d'anciens alternatifs⁵⁹. Parce que les projets soutenus sont de plus en plus classiques (et sans plus-values alternatives), beaucoup ont l'impression d'évoluer vers une forme d'assistantat aidant à la normalisation d'un monde dans lequel se développe à toute vitesse un sous marché du travail.

Si, d'une part, l'état d'esprit capitaliste s'est bien accommodé d'une représentation artiste du monde, d'autre part la topique sociale qu'il aura laissée en plan se trouve plus ou moins réintégrée à une représentation publique appauvrie de l'intervention sociale. Porté par le désir d'insérer les personnes dans une société dont ils partagent l'humanité, l'imaginaire alternatif s'est peut-être résolu à s'identifier au « third sector », celui que Giddens appelle de ses vœux. Ce tiers secteur doit « apparaître comme la partie du système de protection sociale qui accorde la plus grande priorité à la recherche et au développement, inventant de nouvelles solutions à des problèmes sociaux insolubles, et offrant des services de meilleure qualité que le secteur public » écrit-il⁶⁰. Ainsi donc, le tiers-secteur renverrait essentiellement chez lui à l'idée d'un « faux-nez de l'administration politique » de l'exclusion, ce qui justifierait l'image « d'ambulance du système » qu'il véhicule dans l'opinion publique⁶¹. « Qu'on le veuille ou non, une économie de second rang, aidée [par l'Etat], de pauvres pour d'autres pauvres (...) reste un marché »⁶². Et ce marché-là, n'est rien d'autre que le résultat de la reconduction, en pire, de l'imaginaire alternatif à l'état de conscience dont il avait tenté de s'émanciper, celui qui prenait jusqu'à l'esprit des désaffiliés : en lieu et place de joindre à l'action

⁵⁹ . Voir par exemple E. Antoine, 1998, « Le mouvement des Cigales », dans *A faire* n°51, pp. 10-11, J. Gasne, 1998, « La vie de la Cigale l'Eglantine par son gérant », dans *A faire*, n° 49, p. 3.

⁶⁰ . A. Giddens, [1998], 2002, *La troisième voie*, trad. Bouvet L., Colombani E., Michel F., Paris, Seuil. pp. 187-188.

⁶¹ . Voir par exemple les articles de F. Bloch-Lainé, 1995, « La fin est dans les moyens » dans *Economie et Humanisme*, n° 332, pp. 47-52 et aussi dans le n° 335, pp. 40-43 . Voir encore A. Caillé, 2001, « La société civile qui advient », dans *Association, démocratie et société civile*, Paris, La découverte/MAUSS/CRIDA, pp. 183-208.

⁶² . A. Marchand, 2002, « Improbable économie solidaire », dans *Au-delà de l'économie quelles alternatives ? Réfractations*, n°9, pp. 27-34., p. 30.

une contestation artiste, ils souscrivent à l'idée que seule l'action compte et que déployer une activité vendable sur le marché est le seul moyen de s'en tirer. Un état d'esprit qui viserait le monde non plus sous la modalité du capitalisme, mais sous la modalité d'un capitalisme aux pieds-nus ⁶³.

⁶³ . Latouche S., 2001, « Malaise dans l'association ou pourquoi l'économie plurielle me laisse perplexe », dans *Association, démocratie et société civile*, civile, Paris, La découverte/MAUSS/CRIDA, pp. 17-26, Latouche S., 2003a « L'oxymore de l'économie solidaire », dans *L'alter-économie. Quelle autre mondialisation ?* Revue du MAUSS, n° 21, pp. 145-150.